

CHRONIQUES

la villagisation du développement en Afrique Noire : un pionnier, Guy Belloncle

Pierre Erny, spécialiste des questions de pédagogie dans les pays en voie de développement et l'un de nos auteurs, a découvert au cours de ses lectures, l'un des rares auteurs et amis : Guy Belloncle, spécialiste de l'alphabétisation et de l'éducation non formelle dans le tiers monde. Il retrace son itinéraire dans cette chronique, ce qui, pour nous, représente une double façon de communiquer à travers la revue. Depuis plus de vingt ans que Guy Belloncle étudie la question paysanne en Afrique Noire, il ne cesse de s'étonner : « L'Afrique dispose d'un atout déterminant pour son développement et ne l'utilise pas. Cet atout, c'est le village traditionnel, cellule de base de la vie africaine. La croissance du phénomène urbain ne doit pas faire oublier que l'Afrique reste surtout une Afrique des villages. »

Et, parlant de lui-même, il poursuit :

« L'une des lectures qui m'aura le plus aidé à me définir ... aura été celle d'**Anthropologie appliquée** de Roger Bastide... J'avais proposé de définir l'animation comme « pédagogie du changement social » et de fait, s'il est une chose que j'ai ambitionné, c'est bien d'être un pédagogue du changement social. Mais ce faisant j'ai été amené à vérifier dans les faits ce que Roger Bastide appelle les grandes « régularités » mises à jour par l'anthropologie culturelle, à commencer par l'explication de ces « résistances au changement » qui sont la hantise de tous ceux qui interviennent en milieu rural africain...

« Le résultat de cette première découverte fut bien sûr de me conduire très vite au dépassement de la dichotomie courante entre tradition et modernité en refusant, pour reprendre les termes de Balandier, « d'identifier la tradition au fixisme », et en m'attachant au contraire « au repérage des aspects dynamiques de la société

traditionnelle ». D'où le refus d'une pédagogie de rupture et la recherche dans tous les domaines d'une pédagogie de la continuité. Et sur ce point également je trouvais en quelque sorte la justification théorique de la démarche pédagogique adoptée en lisant Bastide : « ... Les changements, pour réussir, doivent suivre la pente culturelle, c'est-à-dire se faire dans la direction où les ancêtres ont déjà travaillé. »

« Qu'aurai-je fait d'autre au cours de ces vingt années que de chercher à mettre au point ces « nouveaux systèmes de rechange » tout en respectant « la direction où les ancêtres ont déjà travaillé » ? D'où l'importance accordée aux séjours dans les villages et la pratique de ce que j'ai appelé à plusieurs reprises des « discussions-négociations » avec les chefs de famille détenteurs du pouvoir traditionnel. La pratique de telles discussions n'a de sens en effet que si l'on est convaincu que le « refus actif de changement » n'est en rien définitif et peut au contraire se transformer en « propension au changement » dès lors que les membres de l'assemblée villageoise se seraient persuadés que l'innovation proposée ne remet pas en cause la cohésion sociale du groupe (p. 36-37).

« La tâche la plus urgente est de tout mettre en œuvre pour éviter que les communautés villageoises ne se désagrègent davantage en les aidant notamment à se défendre contre les éléments dissolvants qui les menacent de l'extérieur et de l'intérieur » (p. 43).

Ces quelques propos tirés plus particulièrement de la présentation de son œuvre que fit Guy Belloncle en vue de la soutenance de sa thèse d'État me semblent bien caractériser l'objectif inlassablement poursuivi par ce pionnier qui, partant d'une intuition centrale, n'a cessé de nager à contre-courant. Le titre de l'un de ses ouvrages, **Le chemin des villages**, pourrait caractériser l'ensemble de sa produc-

tion. Homme de terrain d'abord, immergé jusqu'au cou dans une problématique bien précise, économiste, sociologue, anthropologue, psychologue des groupes, Belloncle excelle dans l'analyse des cas, mais en même temps il sait donner à ces analyses une portée générale et théorique de grande envergure, autrement dit faire la théorie de sa pratique. Les mots clés de son œuvre sont : démocratie traditionnelle, gestion coopérative, animation, vulgarisation, alphabétisation, éducation des femmes, associations par classes d'âge, science du concret... Ces lignes voudraient présenter très rapidement à la fois l'homme, son œuvre écrite et ses idées.

itinéraire

Guy Belloncle est né en 1938 à Tréguier dans les Côtes-du-Nord. Après des études de lettres comme élève à l'École normale supérieure de Saint-Cloud, il a commencé en 1961 sa carrière d'enseignant, d'expert, de consultant et de responsable d'organismes de développement. On le trouve successivement au collège coopératif de Paris, à l'Institut d'études du développement économique et social (Iedes), à l'École nationale d'économie appliquée de Dakar, à la Fao, à l'Union nigérienne de crédit et de coopération, à l'Institut de recherche et d'application de méthodes de développement (Iram), à l'Institut de recherche et de formation pour l'éducation et le développement (Irfed), à l'École pratique des hautes études en sciences sociales, etc. Il a travaillé aussi bien à Madagascar qu'en Côte-d'Ivoire, en Tunisie, en Haute-Volta, au Niger, au Mali, au Cameroun, au Rwanda, au Sénégal, à Haïti, et ce, pour le compte des organismes les plus divers, ministères, Unesco, Unicef, Fao, Banque Mondiale, Ocede, Club du Sahel, Fed, etc. Il est sans doute peu d'experts qui puissent faire état d'une expérience aussi vaste et aussi diverse. Mais, par-delà la diversité, l'unité n'en est pas moins impressionnante. Il s'agit toujours de prendre les hommes à la base, au niveau le plus élémentaire et le plus fondamental, tels qu'ils sont, pour leur faire prendre conscience des atouts dont ils disposent et éveiller en eux des possibilités demeurées latentes, pour les rendre un peu plus maîtres de leur destin. Belloncle a manifestement eu de bons maîtres : Bastide, Desroche, Perroux, Lebreton...

L'auteur a décrit lui-même son itinéraire intellectuel de vingt ans dans le livret de soutenance de sa thèse d'État (sur travaux) : **Structures villageoises et stratégies de développement. Projets coopératifs et projets éducatifs en Afrique Noire** (Bureau d'études coopératives et communautaires, Paris, 1981, 50 p., publié dans *Archives Internationales de Sociologie de la coopération*, avril-juin 1981). Suivons-en les principales démarches.

les coopératives

On a placé beaucoup d'espoirs en Afrique dans le système coopératif. Mais la plupart n'y voyaient qu'un moyen commode pour l'État de drainer la production agricole et de distribuer les moyens nécessaires. Pour Belloncle, par contre, elles n'ont de sens que si elles deviennent de véritables **entreprises de développement**, et d'un développement aussi égalitaire que possible. Le problème est de mettre au point une stratégie adéquate.

Au départ, il y a la société villageoise avec ses hiérarchies, mais aussi avec ses valeurs et ses modes de fonctionnement qu'il n'est pas exagéré de qualifier de « démocratiques » : sensibilité extrême à l'injustice, réflexes égalitaires et souci actif de prévenir les inégalités, reconstitution inlassable d'une harmonie constamment menacée, égalité d'accès à la terre, nécessité de montrer, si l'on veut avoir droit à la parole, que l'on est capable de s'élever au-dessus de considérations personnelles ou strictement familiales, recherche de l'unanimité dans les décisions au travers de la palabre. Or, dans les assemblées coopératives, « on retrouve la même solennité, le même cérémonial, le même goût du bien dire, bref toutes les qualités de la palabre africaine. La longueur même des discussions prouve le souci réel de démocratie qui anime de telles réunions ; dans une assemblée coopérative africaine, un vote ne résoudrait rien, il importe que chacun soit convaincu, que chacun adhère en son cœur, que rien ne soit laissé dans l'ombre. Mille fois, les mêmes arguments sont repris, développés, nuancés jusqu'au moment où l'unanimité se fait » (p. 7). Il est légitime de penser que cette démocratie peut, si on sait en utiliser les ressorts, constituer l'une des meilleures garanties d'une saine évolution du mouvement coopératif. Mais à quelles conditions ?

En observant comment fonctionne le principe de la caution solidaire, on s'aperçoit que, spontanément, les paysans ont tendance à imputer la responsabilité des impayés aux villages en tant que tels avant de l'attribuer aux individus. Sous les coopératives existent des villages, et tout naturellement, les usagers voient en elles des fédérations de villages. Belloncle estime en conséquence que si la coopérative intervillageoise convient parfaitement pour tout ce qui a trait à la commercialisation, c'est à l'échelon proprement villageois qu'il faut traiter les questions de crédit, car c'est là que fonctionnent efficacement les mécanismes de contrôle social, et qu'il y a intérêt à organiser les coopératives, non plus sur la base d'adhésions individuelles, mais sur la base d'adhésions collectives villageoises.

Dans cette optique, on en arrive à rendre possible une utilisation commune des bénéfices et à constituer ainsi de véritables budgets villageois grâce auxquels peuvent être satisfaits les besoins de base (eau, santé, alphabétisation, etc.). Une certaine capitalisation devient pensable, financière d'un côté, mais aussi par la constitution de réserve de vivres et de semences ; grâce à elle, les communautés villageoises peuvent briser les contraintes de la dépendance vis-à-vis de l'État et accéder à une autonomie relative. L'expérience montre que l'on peut aller plus loin encore : l'organisation coopérative ne permet pas seulement aux paysans de lutter contre les fraudes sur les poids et les prix, mais elle constitue aussi « un cadre extrêmement propice pour la formation et notamment une puissante motivation à s'alphabétiser. Ainsi après avoir été un lieu de capitalisation financière, la coopérative devient un lieu de capitalisation intellectuelle renforçant la capacité des paysans à se défendre par rapport à l'extérieur » (p. 16).

projets éducatifs

L'animation est devenue depuis des décades un des maîtres mots de la vie des campagnes africaines. Mais elle repose habituellement sur une philosophie implicite selon laquelle les autorités traditionnelles sont nécessairement conservatrices, et qu'il faut donc susciter à côté d'elles l'émergence d'éléments progressistes. Ces derniers, marginalisés, sont en général réduits à l'impuissance ; ils introduisent pourtant

une opposition conflictuelle dans la vie des villages. De sorte que toute l'entreprise d'animation risque non seulement d'être inefficace, mais nuisible. « Or, ce que les cadres d'animation découvriraient progressivement en se rendant dans les villages et en discutant directement avec les autorités traditionnelles (le chef de village et ses conseillers) sans passer par la médiation des animateurs, c'est que non seulement ces autorités étaient réceptives aux différentes innovations proposées — quand on les avait discutées avec elles — mais qu'elles étaient les seules à avoir le pouvoir de les faire passer dans les faits. D'où le changement méthodologique proposé, et qui consistait à s'adresser **d'abord** aux autorités villageoises traditionnelles pour discuter avec elles des changements qu'il paraîtrait souhaitable d'introduire avant de former ensuite avec leur accord des animateurs **techniques** spécialisés et non plus comme auparavant des « animateurs en développement » aux fonctions nécessairement **politiques**, qui, de ce fait, ne pouvaient qu'entrer en conflit avec les détenteurs traditionnels du pouvoir » (p. 19). Ce changement méthodologique entraînait nécessairement un changement pédagogique : avant d'interroger les techniciens sur les solutions possibles, il fallait donner la parole aux paysans, leur demander d'analyser leurs problèmes et susciter ainsi au sein des sociétés concernées une réflexion critique sur elles-mêmes. « C'est cet effort de réflexion critique qui constitue, pour nous, l'animation », écrit l'auteur dans **Le chemin des villages**.

Quant aux méthodes de vulgarisation agricole, il leur adresse trois reproches de fond : d'abord celui de croire que le paysan ne peut adopter de sa propre initiative les innovations proposées, et qu'il faut nécessairement exercer sur lui une certaine pression grâce à un quadrillage serré réalisé au moyen d'une armée de jeunes moniteurs rapidement et superficiellement formés ; ensuite de fragmenter à l'extrême les thèmes techniques à répandre et de sous-estimer les capacités de comprendre des intéressés ; enfin, et surtout, de compter sur de soi-disant « paysans pilotes » marginalisés, isolés des communautés vivantes, dont on attend ensuite qu'ils fassent « tache d'huile » en matière d'innovation. Là aussi il faut renverser la vapeur : « La nouvelle méthodologie propose de substituer à ce que l'on pourrait appeler le « porte à porte » de la vulgarisation actuelle, une pédagogie

de groupe s'adressant à des communautés villageoises considérées dans leur ensemble. Or, ceci nous paraît correspondre très profondément à l'attente des paysans africains... Si les changements se font si lentement, c'est parce que jusqu'ici la vulgarisation a fait fausse route en adoptant une approche individualiste... qui prend littéralement la société africaine à rebrousse-poil. Tous les observateurs attentifs ont en effet remarqué combien ces sociétés étaient soucieuses de ne pas laisser se développer les inégalités économiques qui compromettraient inévitablement leur cohésion sociale. Cet « égalitarisme », cette pression sociale constante freinant les initiatives individuelles, certains s'en lamentent, y voyant même la cause essentielle du sous-développement africain. Mais pourquoi au contraire ne pas utiliser de façon positive cette valeur profondément enracinée en proposant aux villages un type de développement qui profitera à tous et qui s'interrogera sur l'avenir du village dans son ensemble au lieu de chercher à susciter la promotion des plus favorisés » (p. 22).

Le même type de raisonnement, Belloncle le met en œuvre quand il s'agit d'alphabétisation, de formation féminine, de formation de jeunes non-scolarisés, de formation de cadres, et même de l'école sous sa forme classique. Quand on écoute les paysans, on s'aperçoit que, pour eux, accéder à la lecture et à l'écriture, c'est d'abord un moyen de se défendre contre ceux qui cherchent à les exploiter au niveau du commerce ou de l'administration. Dans la stratégie des villages, il s'agit de constituer un noyau d'alphabétisés capable de prendre en charge un certain nombre de fonctions pour le compte de la communauté (contrôle de la commercialisation, approvisionnement en matériel agricole, collecte de l'impôt, tenue de l'état civil, etc.) et de la défendre dans ses rapports avec le monde extérieur. Là où les programmes s'appuient sur ces motivations-là (et non sur l'idée que le paysan illettré est un handicapé intellectuel peu productif), ils démarrent facilement.

Quand il s'agit d'éducation des femmes, il faut tenir compte d'une évolution récente qui repose sur un accroissement de leur pouvoir économique du fait de la rentabilité de leurs activités propres (culture de produits vivriers, petit élevage, transformation de produits locaux) dans une période

où la situation économique des hommes, centrée sur les céréales et les cultures industrielles, n'a fait que se dégrader. Des programmes de formation qui ne s'intéressent à la femme qu'en tant qu'épouse et mère se révèlent de plus en plus inadéquats. En trois domaines la demande est constante quand on sait écouter : les moyens d'augmenter leurs revenus propres, les moyens d'alléger leurs tâches quotidiennes, les moyens d'assurer une meilleure santé à leurs enfants.

Quand pour former les jeunes ruraux non scolarisés, on les retire de leurs communautés d'origine pour les placer dans des centres spécialisés dans l'espoir qu'au retour ils deviendront des paysans modèles capables d'entraîner les autres, on commet toujours le même type d'erreur. Belloncle a montré là aussi qu'il existe une autre voie : obtenir d'abord le consensus des détenteurs du pouvoir traditionnel, analyser avec eux les problèmes auxquels cette formation peut apporter des solutions et définir les connaissances nouvelles à acquérir ; faire en sorte que les jeunes soient perçus et se perçoivent comme des délégués de leurs communautés pour acquérir le savoir et le savoir-faire nécessaires au progrès et peut-être à la survie des villages ; tirer parti dans toute la mesure du possible des connaissances détenues par les anciens ; les former systématiquement à l'expérimentation et au recours à des essais comparatifs ; s'adresser délibérément à l'ensemble des jeunes, et non à des individus ou à de petits groupes sélectionnés, en renouant avec l'esprit qui animait traditionnellement les classes d'âge : « Sans doute les tâches de ces associations ont changé, mais globalement l'objectif est resté le même. Il s'agit toujours de protéger le village contre les dangers qui le menacent. Mais aujourd'hui ces dangers ont changé de nom : ils s'appellent appauvrissement des sols, déboisement, insuffisance en eau, aggravation de la situation sanitaire, déficit vivrier, insuffisance technologique, domination par le monde extérieur » (p. 31).

Quant aux cadres, il faut bien reconnaître que leur formation est le plus souvent conçue hors de toute référence à la réalité sociale. « On passe ainsi à côté de l'essentiel qui serait d'apprendre aux futurs techniciens comment fonctionnent les sociétés dans lesquelles ils auront à s'insérer, quelle est leur « rationalité » et leur logique interne, comment et pourquoi elles réagissent aux interventions exté-

rieures, bref de les initier aux concepts de base de l'anthropologie » (p. 32). Cela supposerait aussi de concevoir ces formations comme une alternance entre le terrain et l'école. La pédagogie scolaire en général pourrait reposer sur **une étude systématique du milieu**. Celle-ci devrait apparaître « non pas comme une matière supplémentaire à inscrire au programme, mais comme le point de départ de la nouvelle démarche pédagogique... Ce à quoi il faut aboutir, c'est à aider les enfants à passer d'une connaissance intuitive de leur milieu à une connaissance raisonnée... Et l'un des objectifs majeurs de cette analyse du milieu serait notamment de (leur) faire prendre conscience de l'importance de ce que Lévi-Strauss appelle la « science du concret », c'est-à-dire le capital d'expériences et de connaissances acquis tout au long des générations grâce à l'accumulation des observations et à l'établissement de corrélations entre les faits observés » (p. 33-34).

la logique d'une démarche

Quel que soit donc le domaine abordé par Guy Belloncle, nous assistons toujours au même type de démarche : s'adresser non à des individus, mais à des communautés villageoises dans leur ensemble pour rechercher avec elles les voies d'un progrès, susciter par une pédagogie de groupe appropriée, village par village, une réflexion collective et critique, donner à ces communautés les moyens pour arriver à un minimum de gestion autonome, commencer par se couler dans les structures existantes et en exploiter toutes les potentialités, refuser la dichotomie classique tradition-modernité, adopter vis-à-vis de l'héritage du passé une attitude résolument positive, et en dernière analyse, sans doute, miser sur la dignité des hommes.

C'est comme « anthropologue-praticien » que Belloncle se définit le mieux. Si, comme l'a écrit Georges Balandier dans **Histoire d'autres** (1977), les sociétés ne dévoilent pas leur entière vérité dans les temps de routine, mais dans les temps de crise, car alors l'événement fait apparaître ce qui était caché, comme le microscope révèle ce que l'œil nu ne pouvait percevoir, on comprendra facilement qu'il est des circonstances où ce type d'anthropologue se trouve en position d'observateur privilégié. Dans **Le tronc**

d'arbre et le caïman ; carnets de brousse maliens, Belloncle part d'un proverbe bambara (« si longtemps que le tronc d'arbre séjourne dans l'eau, il ne devient pas pour autant caïman ») pour l'appliquer au coopérant dont l'aventure est plus qu'ambiguë. Il revient sur ce thème dans un roman : **L'hivernage**. C'est pourquoi, au fond, on ne trouvera jamais sous sa plume des solutions toutes faites, mais une méthodologie de la recherche-action en matière de promotion humaine globale. C'est à chaque groupe humain qu'il appartient de trouver ses solutions, et l'expert ne peut être qu'un catalyseur.

On ne s'étonnera donc pas de trouver sous sa plume des références discrètes et nullement doctrinaires à un socialisme autogestionnaire, sans cesse relié à la démocratie unanimiste et égalitaire qui lui semble caractériser la tradition africaine. Dans **La question paysanne en Afrique Noire** (1982) l'auteur constate que les deux grandes idéologies qui se partagent l'Afrique, le libéralisme et le socialisme dit scientifique, se rejoignent au moins sur un point : leur conviction commune que le développement passe par la destruction préalable des structures villageoises anciennes. Il constate aussi que le marxisme reste aujourd'hui la référence idéologique la plus constante chez tous les Africains qui se veulent progressistes. « Mais quel marxisme ? » Hélas, il s'agit le plus souvent de ce que Maurice Godelier appelle une « contrefaçon dogmatique qui passe pour le marxisme », contrefaçon qui consiste à réduire l'histoire de l'humanité à la succession nécessaire de cinq stades caractérisés par cinq types fondamentaux de rapports de production : le communisme primitif, les modes de production esclavagiste, féodal, capitaliste et socialiste. Le corollaire logique d'une telle conception est qu'elle conduit à son tour à l'inévitable dévalorisation des structures traditionnelles, assimilées à un mode de production « inférieur » et à une suspicion généralisée à l'endroit de toutes les actions entreprises pour les faire évoluer, actions immédiatement qualifiées de « réformistes » et dont l'objectif — inavoué — serait de renforcer les bourgeoisies en place et de retarder ainsi la révolution. »

Or, il se trouve que Marx lui-même, s'interrogeant en 1881 sur « les destins possibles des communautés rurales » russes, s'est prononcé sans ambiguïté pour la recherche de modalités d'une transition directe du mode de produc-

tion communautaire au mode de production socialiste. C'est la prise en compte d'un Marx, non pas dogmatique, mais vivant, tel qu'on le découvre par exemple au travers de trois brouillons d'une lettre à Véra Zassoulitch sur ce thème, que prône Belloncle ici. Cela lui fait un maître à penser de plus.

Je souhaite fortement que cette rapide notice permette à beaucoup de lecteurs de découvrir quelqu'un qui a véritablement quelque chose à dire, et qui le dit avec force, cohérence, persévérance, respect et enthousiasme. Un message urgent !

Pierre Erny.

BIBLIOGRAPHIE

Guy Belloncle a publié de nombreux articles dans **Esprit**, **Recherche-Pédagogie-Culture**, **Croissance des Jeunes Nations**, **Perspectives**, **Économie et Humanisme**, **Développement et Civilisations**, **Présence Africaine**, **Environnement africain**, etc. Il a rédigé aussi de nombreux rapports de mission et d'expert qui ne sont pas disponibles. Sa thèse de troisième cycle a pour titre : **Développement rural intégré et pédagogie de l'innovation en Afrique noire. Inductions pour une nouvelle méthodologie du développement rural à partir de l'analyse de trois expériences de développement intégré au Cameroun** (EPHE, 470 p.). Un roman, **L'hivernage** (L'Harmattan) et un journal, **Le tronc d'arbre et le caïman ; carnets de brousse maliens** (L'Harmattan 1981, 224 p.) mettent en scène la même problématique sous une forme plus personnelle. Il a contribué à plusieurs ouvrages collectifs et comptes rendus de séminaires tels :

- **Alphabétisation et gestion des groupements villageois en Afrique sahéenne** (avec P. Ilboudo, P. Easton, P. Sène), Club du Sahel et Éd. Karthala, Paris, 1982, 270 p. (élaboration de systèmes comptables simplifiés).
- **Développement rural intégré** (avec J. Njikeutchi), École internationale de Bordeaux, 1979, 90 p.
- **Alphabétisation et développement en Afrique** (avec H. Magassa), Paris, Agence de coopération culturelle et technique, 1979, 234 p.

Enfin, voici la liste des principaux ouvrages :

- **Le développement des collectivités rurales par la formation d'animateurs. Essai sur les méthodes de l'Institut IRAM**, Paris, Centre de recherches coopératives, École pratique des hautes études (VI^e section), 1962, 46 p.
- **Organisations internationales et promotion coopérative dans les pays en voie de développement**, Paris, Centre de recherches coopératives, EPHE, 1963, 165 p.
- **Le Crédit agricole dans les pays d'Afrique d'expression française au sud du Sahara**, Rome, FAO, 1968, 162 p.
- **Santé et développement en milieu rural africain. Réflexion sur l'expérience nigérienne** (en collaboration avec le Dr G. Fournier), Paris, Éd. Ouvrières, 1975, 236 p.
- **L'éducation en République du Mali. Dynamique, options, projets**, (en collaboration avec G. Palm), Paris UNESCO, 1976, 71 p.
- **Coopératives et développement en Afrique noire sahéenne**, préface d'Henri Desroche, collection du Centre d'études en économie coopérative, Université de Sherbrooke, Québec, 1979, 449 p.
- **Quel développement rural pour l'Afrique noire ? Réflexions sur l'expérience des ZAPI du Cameroun**, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1979, 210 p.
- **Quelle éducation pour quel développement ? Rapport final de l'étude sur l'éducation de base au Mali**, Paris, UNESCO, Cahiers de l'Institut International de Planification de l'Éducation, 1979, 250 p.
- **Jeunes ruraux du Sahel. Une expérience de formation de jeunes alphabétisés au Mali**, Paris, Éd. de l'Harmattan, 1979, 235 p.
- **Le chemin des villages. Formation des hommes et développement en Afrique**, Paris, Éd. de l'Harmattan, 1979, 288 p.
- **Femmes et développement en Afrique sahéenne. L'expérience nigérienne d'animation féminine (1966-1976)**, Paris, Éditions Ouvrières, et Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1980, 212 p.
- **Structures villageoises et stratégies de développement. Projets coopératifs et projets éducatifs en Afrique noire**, Paris Centre de recherches coopératives, 46 p.
- **La question paysanne en Afrique noire**, Paris, Karthala, 1982, 112 p.